

Chine-Etats-Unis : en 1972, la réconciliation entre Mao et Nixon, « coup de tonnerre dans le ciel » de la guerre froide d'après Alain Frachon, *Le Monde*, 21 février 2022

En ce 21 février 1972, le froid pince dur [...] quand le Boeing du président Richard Nixon, 59 ans, anticommuniste acharné, se pose sur l'aéroport de Pékin, l'un des épicycles du communisme mondial. Le leader républicain est l'invité du révolutionnaire Mao Zedong, 79 ans. Grand Timonier d'une Chine [*soumise par lui*] à des expériences collectivistes mortifères, Mao est aussi l'animateur, à l'étranger, de la lutte contre l'impérialisme américain. Nixon descend seul l'échelle de coupée d'Air Force One, au bas de laquelle l'attend le premier ministre, Zhou Enlai, le plus policé des mandarins au service du régime communiste.

Pour la première fois depuis vingt ans, alors que les deux pays n'ont pas de relations, une fanfare de l'armée chinoise joue le Star Spangled Banner, [...]. L'empire du Milieu accueille celui du dollar, cependant que les murs de la ville portent encore, en anglais et en chinois, les slogans d'hier : « A bas l'impérialisme américain et ses chiens de garde ! »

Pour mesurer la transgression – on dirait aujourd'hui la « disruption » – que représentent ces journées de février 1972, il faut revenir en arrière. En 1949, la victoire des communistes de Mao dans la guerre civile qui déchire la Chine entraîne une rupture des relations sino-américaines. Washington est du côté des perdants, les nationalistes de Tchang Kaï-chek. Ceux-ci, repliés sur l'île de Taïwan [*que l'on*] appelait encore Formose, assurent que leur République de Chine (RC) reste l'unique dépositaire de la souveraineté nationale chinoise. Ceux-là, qui établissent la République populaire de Chine (RPC), prétendent le contraire et, à différentes reprises, bombardent les premiers – sans succès.

Les Etats-Unis transforment Taïwan en porte-avions américain. Ils déménagent leur « ambassade de Chine » à Taipei. L'unique représentation chinoise à Washington devient celle de Taïwan. Mao se range aux côtés de l'URSS dans la guerre froide pour constituer ce bloc communiste auquel fait face un bloc occidental piloté par les Etats-Unis. Un des chapitres les plus sanglants de ce conflit planétaire se déroule en Asie : Moscou et Pékin appuient le Vietnam du Nord dans la guerre contre le Vietnam du Sud, aux côtés duquel l'armée américaine est engagée.

En 1950, Chinois et Américains se sont affrontés en Corée ; en 1972, ils sont encore dans une relation d'hostilité prononcée. [...]

Dans ce qui restera comme un exercice de diplomatie secrète des plus réussis, la visite [*de Nixon*] a été préparée par deux artistes de la discipline : côté américain, Henry Kissinger, professeur-diplomate-conteur, est le conseiller de Nixon à la Maison Blanche ; côté chinois, Zhou Enlai représente le profil le plus cultivé et le plus distingué de l'ère maoïste. Le 9 juillet 1971, prétextant un coup de fatigue lors d'une tournée en Asie, Kissinger, à l'étape d'Islamabad, s'envole pour Pékin à bord d'un avion de l'armée pakistanaise. Deux jours d'entretiens quasi ininterrompus avec Zhou peaufinent les détails du dégel sino-américain. [...]

A peine arrivé à Pékin, ce 21 février 1972, [...] Nixon et Kissinger [*sont reçus par Mao*] dans sa résidence de Zhongnanhai, complexe qui, aux abords de la Cité interdite, héberge les vedettes du Parti communiste chinois (PCC). Grand, visage un peu bouffi par l'âge et la maladie – difficultés cardiaques et pulmonaires –, Mao accueille ses hôtes dans son bureau. Il marche difficilement, il prend les mains de Nixon dans les siennes, les serre longtemps et adresse son sourire le plus bienveillant à son homologue américain.[...]

Mao fait comprendre qu'Américains et Chinois ne sont pas là pour régler leurs différends conjoncturels. Il ne pose ni ultimatum sur le Vietnam ni précondition sur Taïwan, des détails au regard de l'histoire, dit-il. On est là, à Pékin, pour jeter les bases d'une entente qui va sonner comme « un coup de tonnerre dans le ciel ». Il flatte son hôte : « J'aime bien les droitiers, je suis heureux quand ils arrivent au pouvoir. J'ai voté pour vous. »

Que cherche le fondateur de la RPC, chef de guerre, stratège, dictateur narcissique et imprévisible ? Il a peur. [...] La « révolution prolétarienne culturelle », sanglant délire populiste

mené par des bandes de jeunes fanatisés, décime les élites chinoises. Elle isole la Chine et la laisse exsangue. En 1969, des accrochages sur l'Ooussouri, le long de la frontière russe, menacent de tourner à la guerre entre l'URSS et la Chine. Mao ne supporte plus l'espèce de tutelle que Moscou prétend exercer sur le camp communiste. Le Kremlin redoute les foudres et le bellicisme du Grand Timonier.

Mao fait le point sur sa situation stratégique. Elle est mauvaise. D'un côté, la menace de la Russie ; de l'autre, une Inde revancharde (elle a été défaite par les troupes chinoises, en 1962, dans l'Himalaya) ; enfin, l'armée américaine est au Vietnam et l'US Navy patrouille dans le Pacifique. Il faut casser la possibilité d'un front commun contre la Chine. Ses généraux donnent un conseil à Mao : se rapprocher des Américains pour affaiblir le « social-impérialisme soviétique ».

Que cherche Richard Nixon, l'ancien vice-président de Dwight Eisenhower, en cette fin de premier mandat à la Maison Blanche ? Le républicain est un homme complexe, tout en contradictions, [...] snobé par les élites intellectuelles de la Côte est, a aussi une revanche sociale à prendre. L'anticommunisme fait partie de son créneau politique. [...]

Mais dès 1967, Nixon confiait à la revue *Foreign Affairs* que les Etats-Unis ne pouvaient pas ignorer les 700 millions de Chinois de la RPC. En renouant avec Pékin, Nixon joue un coup de billard à trois bandes. Il divise le bloc communiste de la guerre froide. Affaiblissant l'URSS, il incite Moscou à s'engager dans la voie de la détente et des accords de contrôle des armements nucléaires avec Washington. Enfin, il espère que le rapprochement sino-américain facilitera la fin de la guerre du Vietnam.

Au nom de leur intérêt bien compris, les deux hommes d'Etat transcendent les attachements idéologiques qu'ils affichent. Ils trahissent la fidélité due à leur famille politique. Ils renient leur propre discours. Ils font l'histoire. Nombre des souhaits qu'ils forment en rapprochant leurs deux pays vont se réaliser. Kissinger, pourtant peu habitué à minimiser son rôle, leur rend cet hommage : « Le rapprochement [sino-américain] est d'abord à mettre au crédit de ces deux hommes. » [...] La semaine de Nixon en Chine est un succès. Au dernier jour, le 28 février, le communiqué final est signé à Shanghai [et] porte un coup à la dynamique de la guerre froide en dénonçant, sans le nommer, l'expansionnisme de Moscou : « Aucun camp ne devrait chercher l'hégémonie dans la région Asie-Pacifique, et chacun est opposé aux efforts de tout autre pays ou groupe de pays pour établir une telle hégémonie. »

[...] Sur Taïwan, Washington se range à la réalité [...] : « Les Etats-Unis notent que les Chinois, de part et d'autre du détroit de Taïwan, affirment qu'il n'y a qu'une Chine et que Taïwan fait partie de la Chine. Le gouvernement des Etats-Unis ne conteste pas cette position. Il réaffirme son intérêt pour un règlement pacifique de la question de Taïwan par les Chinois eux-mêmes. »

La visite de Nixon couronnait des mois de « signaux » échangés en 1970 entre Pékin et Washington. On se sondait à distance. [...] Un moment, les Américains eurent un doute. Les Chinois ne répondaient plus. Et, puis, comme une manière de confirmation de leurs intentions, en avril 1971, ceux-ci invitèrent à Pékin une équipe de jeunes pongistes des Etats-Unis, alors en compétition à Tokyo. Ce fut le premier coup de raquette du dégel sino-américain.

A Pékin, une faction du PCC, regroupée autour de Jiang Qing, la femme de Mao, manifesta immédiatement son hostilité au nouveau cours des relations avec l'Amérique. A Washington, une aile dure du Parti républicain, animée par Ronald Reagan, alors gouverneur de Californie, dénonça « l'abandon de Taïwan » et de ses quinze millions d'habitants. En 1979, le Congrès votera le Taiwan Relations Act, qui engage les Etats-Unis à donner à Taipei les moyens de se défendre. A New York, l'ONU n'attendra pas 1972 pour chasser Taïwan de l'organisation et, dès 1971, confier le siège de la Chine au gouvernement de Pékin.

Le voyage de 1972 débouche sur l'échange de bureaux de représentation qui se transforment en ambassades en 1979. Il ouvre une ère de collaboration stratégique sino-américaine qui affaiblit l'URSS. Il amorce l'imbrication progressive des deux économies – notamment après la mort de Mao, le 9 septembre 1976.

Nixon ne profite guère de son succès diplomatique. Brillamment réélu en novembre 1972, il démissionne à l'été 1974, [avec] le scandale du Watergate. [...]